

# Les fleurs ATTAQUENT

*Apparu dès le XVII<sup>e</sup> siècle, le thème du bouquet a toujours eu une place de choix dans l'histoire de la peinture. Contre toute attente, la fleur a résisté à l'abstraction et, depuis quelques années, elle revient en force dans l'art contemporain. Une éclosion troublante et spectaculaire.*



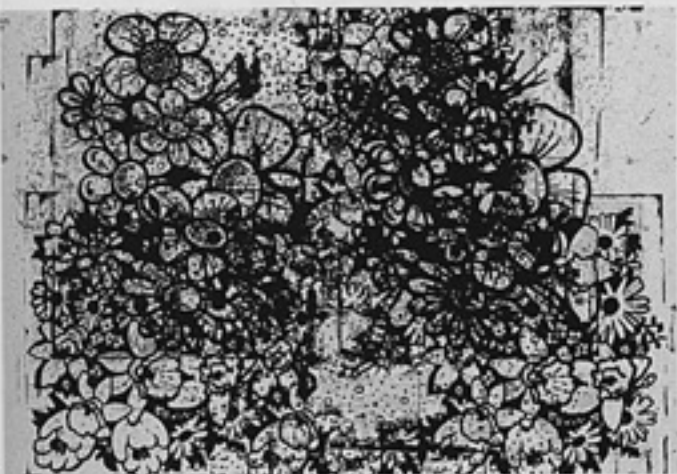




«**D**ites-le avec des fleurs.» C'est ce que Chantal Crousel avait tout simplement demandé aux artistes de sa galerie, dans l'idée de réunir un joyeux ensemble pour l'été 1996 : une toile blanche destinée à recouvrir un siège unique où Robert Gober avait dessiné de fragiles motifs végétaux, un pot de zinnia monté par Carsten Höller sur une planche à voile, les portraits de Tobias Rehberger en forme de vases remplis de fleurs... La même année, la Kunsthalle de Bielefeld, en Rhénanie, expose quatre siècles de natures mortes de fleurs, de Roelant Savery et Balthasar van der Ast à Nobuyoshi Araki et Helen Chadwick. Le concept est repris au printemps suivant à Santa Monica, Soshana Wayne Gallery. Et, à Paris, le lithographe Michael Woolworth n'a aucun mal à convier autour de ce motif les artistes qui fréquentent son atelier. Cette multiplication fiévreuse et soudaine d'expositions rend compte d'un phénomène d'une ampleur inattendue : la contamination de l'art contemporain par les fleurs. Même si la peinture au XX<sup>e</sup> siècle n'a jamais totalement oublié ce sujet – il se trouve des bouquets au couteau de Nicolas de Staël ou griffés à la plume d'Alberto Giacometti, des vases au pointillé par Sigmar Polke et des tulipes floues par Gerhard Richter – elle ne lui avait plus accordé une faveur aussi importante que celle qui accueillit la naissance du genre







1. **Jack Pierson,**  
*Fleurs fanées,*  
1995.

photographie  
couleur,  
96,5 x 76 cm.  
Galerie  
Philippe Rizzo.

2. **Gérard  
Traquand, Lys  
et Amaryllis,** 1996.  
huile sur toile,  
200 x 250 cm.  
© Y. Gallois/  
Crestet centre d'Art.

3. **Thomas Struth,**  
*Cerisier en fleur,*  
1993.

photographie  
couleur,  
61 x 49 cm.  
Galerie  
Max Hetzler.

4. **Marc Huiders,**  
*Chrysanthèmes III,*  
1996.  
huile sur toile,  
190 x 190 cm.  
Galerie  
Daniel Templon.

5. **Christopher  
Wool,**  
*Feet Don't Fail Me  
Now,* 1995.

émail sur  
aluminium,  
274,3 x 182,8 cm.  
Galerie  
Samia Saouma.

6. **Denis Laget,**  
*Pallure,* 1996.  
huile sur toile,  
35 x 27 cm.  
Galerie  
Montenay-Giroux.

au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sans doute son retour est-il d'autant plus frappant qu'il intervient après plusieurs décennies placées sous l'emprise implacable des démarches minimales et conceptuelles, insoucieuses de matière picturale, de couleurs, de jubilation, en un mot de tout ce qui caractérise la peinture des fleurs. Si «les fleurs, c'est le bonheur!» – comme le pense Didier Ottinger, conservateur au Musée national d'art moderne –, leur réapparition spontanée ménage une pause silencieuse aux côtés des spéculations intellectuelles produites par ces œuvres moins démonstratives. Le monde est en crise, la société française est dépressive : certains penseront qu'il n'en faut pas davantage pour expliquer l'émergence soudaine de ce motif dont l'évidente trivialité et la franche simplicité agissent sur la rétine comme un anxiolytique. À l'instar du mouvement qui, à la Renaissance, modifia profondément le rapport de l'homme avec le monde – entraînant, entre autres conséquences, la réapparition des fleurs et de leurs représentations, mésestimées depuis la fin de l'Antiquité –, la prise de conscience de la fragilité de notre environnement n'est certainement pas étrangère à un nouvel intérêt pour les créations de la nature. Les fleurs envahissent l'art mais pas seulement : leur présence insistante marque la mode, la décoration, l'édition... À défaut d'en posséder un, on visite les jardins qui s'exposent dans des festivals et, ne serait-ce que sur un rebord de fenêtre, le jardinage fait rage.



7. **Ulla Frantzen,**  
*Jardin des Plantes,*  
1996.

report de photocopie  
sur toile, couture  
et mousse,  
12 panneaux de  
57 x 57 cm chacun.  
Galerie  
Annick Ketele.

8. **David Hockney,**  
*30 Sunflowers,*  
1996,  
huile sur toile,  
183 x 183 cm.  
Annelly Juda

Fine Art.

© R. Schmidt.

9. **Carole  
Benzaken,**  
*Darwin Sorbet,*  
1994.

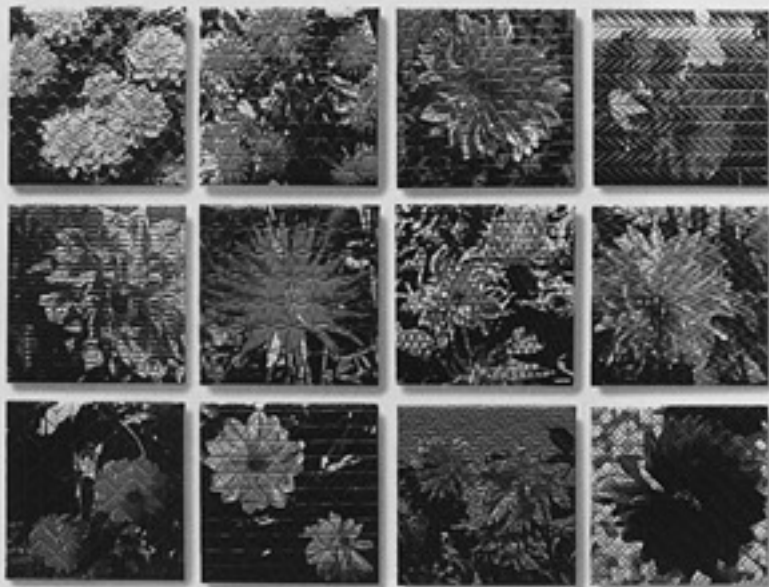
acrylique sur toile,  
40 x 40 cm.  
Coll. part., Paris.

10. **Yves  
Oppenheim,**  
*sans titre,*  
1995,  
huile sur toile,  
200 x 150 cm.  
Coll. du FNAC.



Au-delà de la plate évidence, ces observations tissent une pâle toile de fond qui, tout en présentant l'esquisse d'un contexte, ne doit pas occulter, derrière un motif commun, le foisonnement de démarches artistiques divergentes. Dans leur manière d'utiliser la fleur, peu de choses rapprochent Yves Oppenheim et David Hockney, si ce n'est, en fin de compte, une méditation sur l'exercice de la peinture. Quand, pour le Français, ce motif est absolument vide de sens, réduit à une forme générique, pour l'Anglais il conserve une symbolique codifiée depuis des siècles. Les tournesols, les glaïeuls, les iris qui constituent le sujet de ses récentes toiles, sont en réalité des bouquets liés à des amis malades hospitalisés.

Le caractère éphémère et somptueux de la floraison appelle naturellement la métaphore : du bouton à la flétrissure, elle mime le cycle de la vie. Sans contenu ou bien saturé, le motif de la fleur est justement intéressant pour cela, pour cette ambivalence qui le fait osciller d'un extrême à l'autre. La fleur est belle et prosaïque en même temps : « Dans ce trop de couleur, il y a quelque chose qui flirte avec la vulgarité », dit Gérard Traquandi. Elle peut être attirante et répulsive conjointement, comme le suggère l'expérience des spectateurs devant la photographie de Jack Pierson : tous s'arrêtaient devant ce bouquet fané







mais personne ne voulut l'acquérir. Pour Carole Benzaken, «les fleurs amenaient une certaine jubilation à peindre», mais elle dit aussi : «Je détestais ce sujet.» Comble de l'art populaire, traiter ce sujet aujourd'hui s'apparente à un geste transgressif.

Lorsque Frédérique Lucien a montré ses *Pistils* en 1990 ou ses formes aux ondulations aussi végétales qu'organiques colorées de rose, son travail a d'abord été déconsidéré parce qu'il s'agissait de fleurs peintes par une femme. «Je ne suis pas une artiste asexuée» : pour Frédérique Lucien comme pour Ulla Frantzen, le choix de ce motif n'est pas sans revendication. Si, avant le XX<sup>e</sup> siècle, les femmes peintres sont peu nombreuses, la peinture de fleurs est l'un des domaines où elles ont pu trouver à s'exprimer, et pas seulement en amateur. Certains critiques, à l'époque des impressionnistes, ne peuvent s'empêcher de tisser des parallèles entre ce motif sans génie – supposé être plus simple d'exécution qu'un tableau d'histoire – et un art pratiqué par des individus du sexe féminin que l'on gratifie fréquemment de prénom et de métaphores empruntés au règne végétal. «Qui se ressemble, s'assemble!» La pensée «politiquement correcte» ne laisserait plus passer de nos jours de tels arguments, mais pour Ulla Frantzen : «Statistiquement, ce sont les hommes qui

10





12



13



réussissent à faire carrière... alors qu'à l'École des beaux-arts, les professeurs disent que les travaux des étudiantes sont plus intéressants.»

La réception des œuvres démontre de manière flagrante l'effet subversif de la fleur. Les critiques sont embarrassés. Dans la plupart des cas, ils font comme s'ils ne voyaient pas ces corolles. Dans les articles publiés à l'occasion de l'exposition des travaux d'Ulla Frantzen à Anvers, au printemps dernier, pas un mot sur ses dahlias quand ses portraits ou ses monochromes suscitaient le commentaire. David Hockney, récemment à Londres, rencontra la même résistance. De Marc Mulders, on préfère les faisans, les sangliers, les lièvres sombres et écorchés aux amas de roses et aux buissons de chrysanthèmes.

En revanche, quand la fleur est, de façon ostentatoire, la cible d'un travail ironique ou parodique, les réticences s'évanouissent. Pour figurer les phases successives de la rencontre amoureuse, Thomas Schütte a réalisé à l'aquarelle une suite de fleurs turgescents, flaccides et fatiguées, abandonnées. La technique qui évoque des exercices de jeunes filles éclaire la causticité de ce regard jeté sur le sexe. Grâce à des commentaires laconiques mais non moins explicites («*Let's go to the next hotel*», «*hot*», «*after*...»), le sens de ces *Fucking Flowers* ne prête pas à confusion : du beau, il n'est guère question ici (bien que ces fleurs soient merveilleusement belles), plutôt d'une ironie déabusée. Quand un silence réticent salue les toiles de Carole Benzaken ou de Marc Mulders, les propos de Thomas Schütte, de Jeff Koons – dont les bouquets en trois dimensions cultivent un kitsch superlatif – ou de Thomas Struth – qui





14



15

donne des cerisiers et des rosiers des images d'une irritante banalité – suscitent une adhésion sans condition. Pourtant, Carole Benzaken, qui a aujourd'hui laissé les tulipes pour des footballeurs, des bouteilles et des nounours de foire, ne pensait pas que le motif pourrait constituer un écran à la lecture d'un travail s'inscrivant en regard de l'expressionnisme abstrait et du minimalisme. Suspecte parce que trop populaire, facilement décorative, dangereusement séduisante, la fleur s'impose devant – et quelles qu'elles soient – les intentions de l'artiste, l'œuvre échappant à son auteur.

**A** lors qu'aujourd'hui certains se plaisent à prédire la mort de la peinture, le surgissement de la fleur, après tout, n'est peut-être pas anodin. Le sujet s'enracine puissamment dans l'histoire de la pratique artistique, réunissant autour du même vase posé sur une table Memling, Bruegel, Chardin, Courbet, Delacroix, Manet, Matisse... Le spectre de Van Gogh hante inévitablement les tournesols peints par Marc Mulders, David Hockney ou Anselm Kieffer. Même si les artistes ne le formulent pas en ces termes, le thème des fleurs a ouvert, dès les origines, un espace qui a permis de s'affronter à la peinture : la relation du plan et de la profondeur, de la figure avec le fond, du vide et des pleins, le rapport des couleurs entre elles... Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont des tableaux de fleurs que les peintres s'offrent entre eux, sachant parfaitement déceler, derrière ce motif convenu, le véritable enjeu de ces recherches purement picturales. À l'heure où les nouveaux *diktats* de la vidéo, du virtuel, du *web* ont éclos, peindre des fleurs est peut-être la dernière manière de résister.

**JOSÉPHINE LE FOLL**

11. **Donald Boechler, *Sesame*, 1994.**

acrylique, collage et Rhoplex sur toile, 243,8 x 127 cm. Galerie Thaddaeus Ropac.

12. **José Maria Sicilia, *les Mille et Une Nuits I*, 1996.** lithographie, 64 x 94 cm. Michael Woolworth Publications. 13., 14. et 15.

**Thomas Schütte, *Sans Titre (hot)*, 1996.**

aquarelle et encre sur papier, 52,5 x 42,1 cm chacun (3 œuvres d'une série de 7). Galerie Nelson. © Kleinfenn.

16. **Frédérique Lucien, *Follicules*, 1994.**

sanguine sur papier, 176 x 66 cm. Galerie Eric Dupont. © M. Plantec.

16

